

D 779 HAÏTI: DÉBARQUEMENT A LA TORTUE

Que se passe-t-il en Haïti? Le drame des "boat-people" haïtiens continue (cf. DIAL D 747); Le président Jean-Claude Duvalier a été, à la fin de l'année dernière, victime d'un étrange "accident" dont il sort blessé à la jambe; il semble aujourd'hui gravement malade. Plus récemment, le beau-frère du président, Frantz Bennett, a été arrêté le 26 mars à Porto-Rico pour trafic de stupéfiants; son procès doit s'ouvrir le 26 mai prochain. Et deux remaniements ministériels ont eu lieu, les 3 février et 30 avril 1982.

Mais l'événement le plus significatif a été le débarquement dans l'île de la Tortue, au nord d'Haïti, le 9 janvier 1982, d'un commando d'émigrés haïtiens: huit hommes en tout et pour tout, ainsi qu'en fait foi le témoignage ci-dessous. Ils seront massacrés dans des conditions atroces. Le 14 janvier, les gardes-côtes américains arraisonnent un bateau transportant 25 Haïtiens ayant à leur tête Bernard Sansaricq, organisateur de la tentative de renversement du régime. Du 25 janvier au 5 février, une mission militaire américaine séjourne à Haïti. Le 16 mars, enfin, les gardes-côtes américains arraisonnent à nouveau un commando de 16 hommes en route vers Haïti pour une nouvelle tentative de coup de force.

On lira ci-dessous un récit inédit de l'odyssée tragi-comique du 9 janvier 1982.

Note DIAL

RÉCIT DU DÉBARQUEMENT MANQUÉ

Le 9 janvier 1982, vers midi, un hydravion dépose à la Basse Terre quatre émigrés haïtiens en provenance des Iles Turques, situées à 200 km au nord-est d'Haïti. Vers 14 H, l'hydravion dépose un deuxième commando de quatre émigrés à Coquillage, un port situé à environ 5 km de la Basse Terre. Fortement armés, les hommes impressionnent la population. Ils se rendent à Cayonne, un autre port situé à 3 km à l'ouest de la Basse Terre, d'où part la route vers le plateau. Là, dans une gagère (piste de bataille de coqs), ils haranguent la population en déclarant qu'ils ne feront de mal à personne, qu'ils viennent pour changer le gouvernement.

Ils arrêtent un camion, un petit Dahatsu de 2 tonnes à bascule, et malmenent quelque peu son chauffeur (celui-ci, le Frère Albert, croit sa dernière heure arrivée). Puis, le chauffeur du camion au volant, ils montent tous aux Palmistes, le centre administratif de l'île. A peine arrivés devant

la caserne, le chauffeur s'esquive discrètement. Pendant ce temps, les "camoquins" (1) entrent dans les lieux, dispersent les archives, mettent à mal les meubles, libèrent quelques détenus et déconnectent la radio. Nouveau meeting devant la population: même contenu. Durant ces événements l'armée, prévenue, envoie un premier contingent de miliciens. Vers 6 H du soir, les "camoquins" quittent les Palmistes en camion et partent vers l'ouest. A 7 H, l'armée reprend possession de la caserne.

Le dimanche 10, vers 4 H de l'après-midi, arrivent 120 "léopards" du corps d'élite de l'armée haïtienne. Coups de canon, rafales de mitrailleuses. Le soir, un milicien et un "léopard" sont tués par une rafale, partie d'on ne sait où.

Un collaborateur des "Camoquins", Julien, est découvert dans le camion, au lieu-dit "zèb rawoua". Le camion est ramené aux Palmistes et réquisitionné par l'armée; il sera de toutes les corvées. Julien, mis à mal, sera exécuté et enterré sans autre forme de procès.

Le lundi 11, les dispositifs défensifs de la caserne sont renforcés: tranchées, sacs de sable, nettoyage des bananiers et des cannes à sucre susceptibles de servir de refuge aux attaquants. Des vedettes de la marine et des hélicoptères de l'armée acheminent des renforts et rapatrient les blessés: une noria qui va durer dix jours. Aux Palmistes, couvre-feu à 6 H chaque soir; les rafales de mitrailleuses et les explosions de grenades terrorisent la population au coucher du soleil. Les gens cherchent refuge au presbytère et à l'hôpital; on comptera jusqu'à 270 personnes venant dormir "kay pè".

Un bateau transportant Bernard Sansaricq et 21 émigrés de Miami, en provenance des Iles Turques, est arraisonné par la marine nord-américaine, vouant ainsi à l'échec une entreprise au demeurant bien aléatoire.

Le jeudi 14, trois "camoquins", dont le journaliste Bernard Brisson, un poète engagé, sont pris à Boucan-Guèpe par un milicien auquel ils n'offrent aucune résistance. Remis à l'armée, ils sont malmenés, puis exhibés dans un meeting politique à Port de Paix, avant d'être exécutés à coups de baïonnettes (on dit qu'ils sont insensibles aux balles car, sur eux, elles se changent en eau).

Le samedi 16, deux français qui faisaient les files en planche à voile, ignorant tout du guépier dans lequel ils mettaient les pieds, accostent pour dormir sur le rivage. Arrêtés et malmenés par les "léopards", ils ont dû se demander ce qu'ils étaient venus faire dans cette galère.

Le lundi 18, vers 9 H du matin, un "camoquin" est arrêté au lieu-dit Clairmessine, sur la côte nord. Maltraité et malmené par les civils et les militaires, il est transféré par hélicoptère à Port de Paix. A 11 H, arrive un autre "camoquin", un jeune garçon d'environ 18 ans; il est également envoyé à Port de Paix après avoir été écharpé par la population.

Le mardi 19, fouille aux Palmistes, au presbytère, à la maison des soeurs, à l'hôpital. On voit des "camoquins" partout.

Le mercredi 20, un rebelle est amené aux Palmistes. C'est un colosse au teint clair. Il est conduit dans la cour de la caserne où, dans un sabbat diabolique, il est massacré à coups de bâton par la populace en délire. Son

(1) Emigrés, rebelles.

corps sera jeté dans un trou creusé au cimetière. Vers 1 H de l'après-midi, un autre rebelle est conduit aux Palmistes; il sera abattu au cimetière à coups de baïonnettes.

Dans la nuit qui suit, les "léopards" débarquent à Manoué, à 500 m de Clairmessine, dans le repaire de Paris, le chef du commando, un colosse qui a fait la guerre du Vietnam. Surpris sans armes, il se sauve; mais il se prend le pied dans un trou et se fait une entorse. Il est arrêté par les "léopards". Le lendemain, il est emmené aux Palmistes. Sans doute pour sauver sa peau, il révèle aux gendarmes les dessous du complot. Soigné, restauré, il peut se croire sauvé du massacre. Mais on le conduit au cimetière devant la fosse préparée pour lui. Il demande de l'eau. Un premier coup de baïonnette, et il tombe par terre. Il se relève. Un deuxième coup le transperce: il tombe à nouveau. Un troisième l'achève. On lui coupe la tête, qu'on dépose sur son corps entre ses mains. La terre recouvre le dernier homme de cette folle entreprise.

La victoire est aux forces de l'ordre qui célèbrent les hauts faits de "léopards" et des miliciens dans des meetings nationaux, des faras (danses populaires). La population cherche à oublier ce long cauchemar. Mais les traces de balles dans le périmètre de la caserne et les tombes au cimetière lui rappellent, si besoin était, que ce n'était pas un mauvais rêve.

(Diffusion DIAL - En cas de reproduction, nous
vous serions obligés d'indiquer la source DIAL)

Abonnement annuel: France 240 F - Etranger 285 F - Avion 350 F
Directeur de publication: Charles ANTOINE - Imprimerie DIAL
Commission paritaire de presse: 56249 - ISSN: 0399-6441